

racines  
ÉLÉMENTAIRES

## « J'avais quatre ans et en avait huit... c'était m

Jean-Claude Grumberg, grand dramaturge et scénariste français, ne se destinait pas à l'écriture. Son destin d'enfant juif privé de parents repose sur un début de vie fragile, comme l'enfant de « La plus précieuse des marchandises ».

## Making of

Nous nous étions donné rendez-vous dans un hôtel bruxellois de la place des Martyrs. Jean-Claude Grumberg était de passage pour y présenter son dernier livre, *Jacqueline, Jacqueline*, tandis que son avant-dernier, *La plus précieuse des marchandises*, était annoncé au Théâtre Le Public, qui adaptera d'ici quelques jours ce bouleversant texte de Grumberg, sorte de conte médiéval à l'heure de la Shoah. Durant plus d'une heure, Jean-Claude Grumberg nous raconte sa vie de bohème, flirtant tantôt avec la tragédie, tantôt avec la gloire et le succès artistique. Avec lui, on passe régulièrement du rire aux larmes. Le rire ? « C'est le propre de l'homme », dit-il, « et il faut se laver souvent. » Les larmes ? Elles sont là, gonflées d'amour, dès qu'il évoque le souvenir de Jacqueline, le grand amour de sa vie. Ou quand, au détour de l'hôtel d'où il nous parle, il entend les rires et les cris des enfants de la place des Martyrs. « Regardez-les, la planète va mal, mais eux ils s'en foutent, ils crient, ils chantent. » Il ajoute : « Et moi, je sais que même les gosses dans les ghettos, ils riaient et chantaient aussi. » N.C.E.



**La plus précieuse des marchandises**  
JEAN-CLAUDE GRUMBERG  
Seuil  
128 p., 12 €

« La Plus Précieuse des marchandises », magnifique conte de Grumberg, publié au Seuil, est adapté au Théâtre Le Public. Représentations du 18 janvier au 26 février. Le texte de Grumberg sera également lu, le 21 janvier (20 h), au CCLJ (52, rue de l'Hôtel des Monnaies, à Saint-Gilles), par Olga Grumberg, fille de l'écrivain.

## ENTRETIEN

NICOLAS CROUSSE

Ce jour-là, Jean-Claude Grumberg venait de recevoir le prix Filigranes, pour *Jacqueline, Jacqueline* (Seuil), livre tragi-comique dans lequel l'écrivain se retourne sur son passé, en rendant d'abord hommage à la femme de sa vie, sa « moitié », disparue en 2019. Belle entrée en matière, pour une rencontre placée sous le signe du bilan de vie.

Je ne serais pas devenu qui je suis si... C'est un ensemble de faits qui s'enchaînent. Ce n'est que quand on est devenu vieux qu'on voit le parcours. La première idée, c'est que je ne serais pas devenu qui je suis si le commissaire de police du dixième arrondissement de Paris avait considéré qu'on méritait d'être déporté avec les autres. Le fait que ma mère était Française, que nous on était Français a joué pour nous. Il y avait cette illusion qu'on ne livrait aux Allemands que les étrangers. Mais après, ça dépendait du bon vouloir du commissaire. J'ai appris récemment que le commissaire du dixième était le moins zélé en ce qui concerne l'arrestation des Juifs. Donc, je dois d'être ce que je suis à cela, à cet homme. La deuxième chose importante, c'est que je me suis aperçu assez récemment, tout comme mon frère, qu'on était des survivants. C'est venu avec l'âge. Les événements traumatiques mettent très longtemps à remonter. Mon frère, qui a quatre ans de plus que moi, s'est mis à me raconter des histoires qu'il ne m'avait pas racontées en 70 ans. Or lui, vu son âge, a vécu les événements tandis que moi, je sais que j'étais là mais je n'ai pas de souvenirs.

Que vous a-t-il appris que vous ne saviez pas ?

Quand il remontait la rue de Chabrol, arrêté et entouré de policiers, mon grand frère, Maxime, était fier d'être regardé avec son étoile cousue. Notre père était arrêté. Notre mère était restée à Paris. Du coup, c'était lui le chef de famille... et la famille, c'était moi, qui avais trois, quatre ans. C'était lui l'autorité, pour moi, et c'est resté longtemps. Sur les photos, et alors qu'on était enfants, il a un visage d'homme... à peu près le même visage qu'il a à 86 ans. Il

avait un gosse de quatre ans à la main, lui qui n'en avait que huit, et qui ignorait ce qui était arrivé à notre père... et à notre mère. On est restés à deux pendant deux ans, au sein d'organisations juives de secours. Comme à Moissac, où on était cachés, avec les éclaireurs israéliques de France. Cinq cents enfants sont passés par Moissac, et aucun n'a été déporté. Après, on a été dispersés.

Plus tard, votre frère et vous retrouvez votre mère. Qui était-elle ?

C'est une femme qui n'a pas eu de chance. Elle a travaillé jusqu'à épuisement. Sa vie a été très dure. Elle était seule. Elle travaillait. Quand elle rentrait du travail, elle faisait à manger.

Puis elle faisait la vaisselle. Puis la lessive. Puis le repassage. Elle se couchait. Elle devait pleurer un peu... des fois, on l'entendait pleurer. Mais nous, on pensait que tout ça, c'était normal, que c'était la vie des femmes. Mais elle avait une forme d'humour. Elle avait du répondant. A un moment, ma pièce, *L'atelier*, est passée à la télévision. A ce moment-là, elle était dans une maison de retraite et tout le personnel est venu dans sa chambre regarder la retransmission. C'était filmé dans un grand théâtre, je jouais dedans... du coup, cela a été la reine de ce soir-là. Et elle a dit cette chose extraordinaire : « Quand j'étais jeune, j'ai été voir une cartomancienne qui m'a dit que j'aurais une jeunesse très dure, mais que je serais heureuse dans ma vieillesse. Eh bien voilà ! » Cela a duré quinze jours, quinze jours où elle a été heureuse, après quoi elle s'est réengueulée avec le personnel. Un jour, elle me dit : « Dis donc, toi, tu me dois du pognon ! Tu gagnes ta vie en racontant la mienne... » C'était son humour, ça, exprimé avec l'accent parigot d'Arletty. Bien plus tard, quand j'ai eu la Légion d'honneur, je me suis dit : je la prends, mais c'est un peu tard parce que ma mère n'est plus là. Pour elle, ça aurait été quelque chose. Moi, je m'en fous de leur truc...

Vous avez hérité de l'humour de votre mère...  
Ce n'était pas conscient. J'étais drôle, voilà. Quand j'écris, on me demande si je fais attention à alterner l'humour et l'émotion. Pas du tout ! Je ne saurais pas faire autrement.



« Je ne serais pas devenu qui je suis si je n'avais pas rencontré Jacqueline, qui avait vécu d'une certaine manière la même enfance que moi. Pour moi, Jacqueline avait tout, et moi je n'avais rien. Ce qui manquait à la princesse, c'était un bouffon. Je lui ai servi de bouffon, au début. Elle et moi, ce sont près de soixante ans de vie en commun. C'était ma moitié. »

© GRUMBERG, FONDS MAURICE OLENDER IMEC.

## Jean-Claude Grumberg

Né à Paris le 26 juillet 1939, Jean-Claude Grumberg a trois ans lorsque son père et ses grands-parents sont raflés devant lui, puis déportés. Son frère et lui sont transférés à la maison des enfants de Moissac. Apprenti tailleur, il se tourne vers le théâtre dans les années soixante, puis se met à écrire. Il rencontre le succès comme dramaturge, ce qui lui vaudra six Molières, comme scénariste (plusieurs films de Costa-Gavras, dont *Amen*, César du meilleur scénario), dialoguiste (*Le Dernier Métro*, de François Truffaut) ou comme auteur, notamment de *La Plus Précieuse des marchandises*.

## Quelle mémoire gardez-vous de ces événements fondateurs ?

Le fait de ne pas avoir eu de souvenirs précis m'a permis d'écrire. Je n'étais pas étouffé par le retour d'émotions. C'est très particulier parce que ce sont des moments que j'ai vécus, mais je n'étais pas le protagoniste. C'est mon frère qui vivait ça. C'est lui qui avait conscience du danger. Il avait l'obligation de la responsabilité... tout l'inverse de moi. Par exemple, il m'a raconté qu'on a un jour passé la ligne de démarcation dans un train et que j'étais assis sur les genoux d'un Allemand. Il me disait que j'étais donc un collabo.

Ce n'était pourtant pas une enfance pénible. Ce qui nous a sauvés, c'est qu'on était nombreux à avoir traversé la même histoire. Je vais vous raconter quelque chose pour illustrer cela. J'avais écrit cette pièce, *L'atelier*, montée par un grand metteur en scène, Jean-Paul Roussillon. Il y avait deux jeunes comédiens qui jouaient un couple assez vulgaire et avaient une scène de ménage en vacances. Un jour, Jean-Paul Roussillon a demandé aux deux très jeunes comédiens ce qui se passait quand leurs parents se disputaient. L'aîné a dit que son père souhaitait mourir et ne voulait plus les voir. L'autre a dit : « Ils ne se disputent jamais. » Trois ans après, ce jeune homme, qui était la joie et la santé, se suicide. Je vais à l'enterrement et cherche à savoir pourquoi il s'était suicidé. Il venait de finir un film produit par Costa-Gavras... et Costa-Gavras était là aussi, à l'enterrement, avec les mêmes questions que moi. Quand le film s'est terminé, ils se sont tous séparés, et lui s'est pendu le lendemain. Et on a découvert qu'il était le seul rescapé d'un massacre familial. Son père avait renvoyé un ouvrier agricole, qui était revenu avec une hache et avait tué le père, la mère, le frère et la sœur. Mais lui, c'était un bébé. Et pour qu'il ne soit pas exposé au soleil, on l'avait mis chez la voisine, dans un berceau. S'il avait pu considérer qu'il avait une histoire à raconter, il ne se serait pas tué. Sans doute pensait-il qu'il



« On parle de la culpabilité du survivant ? Moi, je connais l'agressivité du survivant. Un jour, je me suis dit cette chose toute simple : je vis dans le pays où la police a arrêté mon père. » © PIERRE

-YVES THIENPONT.

n'avait pas de vie, rien à raconter. Nous, c'était le contraire. Car celui d'à côté de chez nous avait lui aussi une histoire particulière, qui ressemblait à la nôtre et qui n'était pourtant pas exactement la nôtre. Et avec le temps, petit à petit, les livres sont sortis avec leurs lots de témoignages. De sorte qu'on a construit ensemble une histoire, qui était niée au début, mais qu'on a fini par partager. C'est ce qui nous a sauvés. Ce n'était pas les psys. Les psys, ça n'existait pas, à l'époque. Il fallait se débrouiller autrement. Alors à votre première question, j'ajouterais : je ne serais pas là si j'avais été déporté, bien sûr. Mais je ne serais pas là non plus, sans doute, s'il n'y avait pas eu cette sorte de prise de conscience qu'on avait une histoire à raconter. Et



« Mon grand frère, c'était l'autorité. Sur les photos d'enfance, il a un visage d'homme... à peu près le même visage qu'il a à 86 ans. Il avait un gosse de quatre ans à la main, lui qui n'en avait que huit, et qui ignorait ce qui était arrivé à nos parents. »

© GRUMBERG, FONDS MAURICE OLENDER IMEC.



Jacqueline et Jean-Claude entourant leur fille Olga, née après Nadia. Olga Grumberg est aujourd'hui comédienne et actrice de cinéma. On l'a vue notamment dans les films de Costa-Gavras, Claude Berri, Philippe Lioret ou Ollias Barco. © GRUMBERG, FONDS MAURICE OLENDER IMEC.